

Anagnoriseis subverties dans les *Nouvelles exemplaires* de Cervantès : le cas de « L'Espagnole anglaise » et du « Colloque des chiens »

À la mémoire de Jean Canavaggio

L'*anagnorisis* est un des ressorts les plus souvent utilisés par le roman et la comédie de l'époque moderne pour résoudre une intrigue. Beaucoup parmi ces reconnaissances finales sont, comme on le sait, purement artificielles et relèvent de la logique du *deus ex machina*. Mais l'*anagnorisis* peut aussi être au cœur d'un questionnement sur l'identité selon le modèle proposé par le roman hellénistique. Cervantès, dont on connaît le goût pour la réécriture parodique des genres et des motifs présents dans les fictions littéraires de son temps, fait un usage très intéressant de l'*anagnorisis* dans certaines de ses nouvelles publiées en 1613 dans le recueil des *Nouvelles exemplaires*¹.

Ses modèles sont aussi variés que ses lectures et, s'il fréquentait les *Éthiopiennes*, dont il s'inspire dans son roman *Les travaux de Persilès et Sigismunda* (1617), il connaissait aussi l'*anagnorisis* selon laquelle Amadis, fils de roi, est reconnu par son père. Entre les deux, la magie attachée aux reconnaissances finales semble avoir disparu. Chariclée est reconnue par ses parents grâce à des preuves de nature surnaturelle² : la jeune fille touche une grille enflammée sans être brûlée par le feu, preuve s'il en est de sa « pureté » ; elle porte une bague ornée d'une pantarbe, pierre fabuleuse connue par ses pouvoirs magiques ; enfin, le constat de sa ressemblance miraculeuse avec le portrait d'Andromède, que sa mère Persinna regardait au moment de sa conception, finit par convaincre son père, Hydaspes, que Chariclée est bien sa fille. La filiation royale d'Amadis est également en jeu dans sa reconnaissance par son père, le roi de Gaule, mais l'élément surnaturel y est nettement moins puissant³. On se rappelle qu'Amadis est né de l'union hors mariage d'Hélisenne, princesse de Bretagne, et du roi Périon de Gaule – Périon étant de passage chez le père d'Hélisenne, les jeunes gens, tombés amoureux au premier regard, passent une seule nuit ensemble et conçoivent le futur Amadis. Hélisenne cache sa grossesse afin de préserver sa réputation et expose l'enfant nouveau-né dans une nacelle où elle dépose trois objets : une bague que Périon lui a offerte et dont il possède un exemplaire identique, une épée et une lettre où il est écrit ceci : « cet enfant est Amadis, fils de roi ». Après avoir vogué en pleine mer l'enfant est recueilli par un chevalier écossais, Gandales, et élevé par lui sous le nom de *Doncel del mar* (damoiseau de la mer). Hélisenne et Périon se marient quant à eux après l'abandon par Hélisenne de leur premier enfant qu'elle n'ose pas avouer à son mari. De son côté, Amadis admire le roi Périon plus que tout autre roi au monde, sans savoir que ce dernier est son père. Pourtant, Amadis finit par être reconnu et ce grâce à la bague placée dans la nacelle : un jour, la jeune Milicia, fille reconnue de Périon et Hélisenne – et

¹ Nous renvoyons, pour le texte original, à l'édition de Jorge García López (Miguel de Cervantes, *Novelas ejemplares*, Madrid, Real Academia Española, 2013) et, pour la traduction française, à l'édition publiée sous la direction de Jean Canavaggio : *Nouvelles exemplaires, Œuvres romanesques complètes II*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2001.

² Voir Héliodore, *Les Éthiopiennes ou Histoire de Théagène et Chariclée, Romans Grecs et latins*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, 1958, Livre IX. Pour une analyse précise de ce passage nous nous permettons de renvoyer à notre ouvrage *Roman et secret. Essai sur la lecture à l'époque moderne (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Garnier, 2019, chap. 3.

³ L'*anagnorisis* d'Amadis de Gaule intervient dans le chapitre X de la première partie du roman (Rodríguez de Montalvo Garcí, *Amadís de Gaula I*, edición de Juan Manuel Cacho Bleuca, Madrid, Cátedra, 1996 : « Hijo, ves aquí tu padre y madre », p. 327)

sœur d'Amadis – perd, en jouant, une bague que son père lui avait confiée. Milicia, craignant d'être réprimandée, avoue sa faute à Amadis lorsque ce dernier la surprend en pleurs. Amadis décide alors de donner sa propre bague à Milicia pour lui éviter d'être grondée. Mais le roi retrouve l'anneau perdu par sa fille et se rappelle l'anneau offert à Hélienne avant leur mariage. Il demande à sa femme comment ce dernier est arrivé entre les mains d'Amadis et oblige Hélienne à lui dévoiler l'histoire de l'enfant abandonné qu'elle tenait secrète, ce qui permet à Amadis d'être reconnu par ses parents.

Des *Éthiopiennes* à *Amadis de Gaule*, l'*anagnorisis* connaît un processus certain de sécularisation : les motifs topiques demeurent mais le lien de filiation perd de son aura magique au point que ce que nous appellerions aujourd'hui le hasard – ce dernier semble présider à la perte de l'anneau par Milicia et à sa réapparition – s'introduit dans la causalité menant à la reconnaissance, quand bien même cette dernière continue à relever d'une coïncidence préparée et attendue. Le « hasard », aussi « arrangé » soit-il, devient une composante de l'*anagnorisis* chevaleresque qui rompt avec le modèle hellénistique.

On sait que l'*anagnorisis* est reprise par Cervantès dans certaines de ses nouvelles dans le sens d'une rupture comparable, mais différente de celle opérée par Amadis de Gaule. « L'illustre Laveuse de vaisselle », « La Force du Sang » et « La Petite Gitane » réinterprètent en termes historiques la force de ce fluide – le sang noble – qui se manifeste au moment de la reconnaissance : l'imaginaire du sang pur tel qu'il se déploie en Espagne à l'époque moderne est la toile de fond sur laquelle s'inscrivent les reconnaissances de Costanza, de Luisico et de Preciosa⁴. Certes, le périple picaresque de don Juan de Avendaño dans « L'illustre Laveuse de vaisselle » et l'expérience gitane de don Juan de Cárcamo dans « La Petite Gitane » ébranlent le modèle de la filiation aristocratique propre à l'*anagnorisis* conventionnelle. Il n'en demeure pas moins que l'identité picaresque et gitane des jeunes gens n'est qu'un passage, une forme de transition vers la reconnaissance de leur être aristocratique.

Nous proposons, dans les pages qui suivent, une lecture des deux autres nouvelles du recueil cervantin présentant, comme celles précédemment citées, des *anagnoriseis*. Nous avons procédé à l'étude du corpus cervantin en deux temps car « L'Espagnole anglaise » et « Le Colloque des chiens » s'éloignent de façon radicale du modèle aristocratique, aussi historicisé soit-il, présent dans les autres textes. Dans les deux cas observés ci-dessous, Cervantès procède à une déconstruction radicale, nous essaierons de le montrer, de la métaphysique aristocratique des liens de filiation.

« L'Espagnole anglaise »

Considérée traditionnellement comme une des nouvelles les plus romanesques du recueil cervantin, « L'Espagnole anglaise » réinvestit le modèle amadisien de l'enfant exposé – en l'occurrence volé – et retrouvé : au cours du sac de Cadix par les Anglais⁵, la jeune Isabela, âgée de sept ans, est enlevée par Clotaldo, un noble anglais de confession catholique qui, ému par sa beauté, décide de braver l'interdiction faite par l'Amiral anglais de s'en prendre à la population civile et l'emène à Londres. Les années passant, Isabela, qui grandit en beauté et en vertu tout en étant – le texte demeure discret sur ce point – une sorte de servante⁶, se fait aimer de Ricaredo, fils de

⁴ Nous nous permettons de renvoyer à notre article « *Anagnorisis* et pensée du hasard dans les *Nouvelles exemplaires* de Cervantès », *Études Épistémè*, 37 | 2020, <https://journals.openedition.org/episteme/7552>.

⁵ Il y en eut deux, en 1587 et 1596.

⁶ « [...] il était clair qu'ils ne consentiraient pas à donner à une esclave – si on pouvait appeler ainsi Isabela – ce qu'ils avaient déjà décidé de donner à une dame. » (*op. cit.*, p. 170). *No habían de querer dar a una esclava – si este nombre se podía dar a Isabela – lo que ya tenían concertado de dar a una señora.* (*op. cit.*, p. 220).

Clotaldo. Mais alors que le mariage est sur le point d'être célébré, la reine d'Angleterre décide d'envoyer Ricaredo en guerre de course afin qu'il mérite Isabela par ses exploits. C'est au cours de cette navigation que Ricaredo rencontre, coïncidence extraordinaire due aux « hasards » de la navigation, les parents espagnols d'Isabela qui reconnaissent leur fille au cours d'une scène d'*anagnorisis* de facture classique. La seconde partie de la nouvelle est marquée par une nouvelle séparation des amants : défigurée par un venin administré par la mère d'un amant éconduit, Isabela se rend à Séville où elle attend deux années durant que Ricaredo la rejoigne, ce que ce dernier finit par faire après un pèlerinage à Rome et un séjour en captivité.

Le cadre dans lequel se déroule l'histoire d'Isabela, celui des guerres anglo-espagnoles de la fin du XVI^e siècle, est sans aucun doute historique et même référentiel si l'on en croit les efforts déployés par une partie de la critique la plus ancienne pour établir des connexions entre la vie de Cervantès et l'Angleterre de son époque. Pourtant, la perfection des héros et la présence dans l'intrigue des motifs romanesques les plus usés – enlèvement, amours enfantines, navigation en mer, *anagnorisis*, récit de captivité et mariage final – ont amené de nombreux spécialistes à considérer « L'Espagnole anglaise » comme la plus romanesque des *Nouvelles exemplaires*. Rafael Lapesa⁷ et Juan Bautista Avale-Arce⁸ la tiennent tous deux pour un roman d'aventures hellénistique miniature et comparent la nouvelle au dernier roman cervantin, le *Persilès*. La dynamique narrative conduisant au mariage entre les héros serait, selon Joaquín Casaldueiro⁹, sous-tendue par une signification religieuse orthodoxe. Pour Marsha Collins¹⁰ la nouvelle est régie par la providence et conduit les personnages vers l'Espagne, patrie de la religion véritable, loin de l'Angleterre protestante.

La prégnance du modèle romanesque et providentialiste a toutefois été confrontée à un autre paradigme, plus prosaïque, mais tout aussi présent dans la nouvelle, à savoir celui de l'argent, dans un effort pour concilier le romanesque sentimental et l'historicité propre à la *novela*. Dans un article intitulé « Catolicismo, familia y fecundidad : el caso de “La española inglesa” », Carroll Johnson propose une interprétation socio-historique de cette double appartenance :

Le mariage d'Isabela et Ricaredo, heureux dénouement de l'intrigue après tant de péripéties, combiné à la présence insistante de descriptions prosaïques du système économique international, réunit dans le texte l'universel et le particulier, la poésie et l'histoire. On sait que le récit idéalisé des amours [héroïques] appartenait traditionnellement à l'aristocratie. En l'unissant si étroitement à la classe bourgeoise représentée par Isabela et sa famille, le texte cervantin offre un reflet de la dialectique historique selon laquelle la bourgeoisie déplace l'aristocratie en tant que protagoniste.

El matrimonio de Isabela y Ricaredo, feliz desenlace de la historia después de tantas peripecias, en combinación con la insistente presencia de descripciones prosaicas del funcionamiento del sistema económico internacional, junta en el texto los aspectos de universalismo y particularidad, poesía e historia [...]. Se sabe que el relato idealizado de amores pertenecía tradicionalmente a la aristocracia. Al unirlo tan estrechamente a la clase burguesa representada por Isabela y su familia, el texto de Cervantes ofrece un reflejo de la dialéctica de la historia, en la que la burguesía desplaza a la aristocracia como protagonista¹¹.

⁷ Rafael Lapesa, « En torno a “La española inglesa” y al *Persiles* », *De la Edad Media a nuestros días. Estudios de historia literaria*, Madrid, Gredos, 1982, p. 261.

⁸ Voir l'introduction de Juan Bautista Avale-Arce au roman cervantin *Los trabajos de Persiles y Sigismunda*, Madrid, Castalia, p. 19.

⁹ Joaquín Casaldueiro, *Sentido y forma de las Novelas ejemplares*, Instituto de Filología de la universidad de Buenos-Aires, Buenos-Aires, 1943, p. 129.

¹⁰ Marsha S. Collins, « Transgression and Transfiguration in Cervantes's “La española inglesa” », *Bulletin of the Cervantes Society of America*, Vol. XVI, n° 1, 1996, p. 57.

¹¹ Carroll B. Johnson, « Catolicismo, familia y fecundidad : el caso de “La española inglesa” », *Actas del IX Congreso de la Asociación Internacional de Hispanistas (18-23 août 1986, Berlin)*, Frankfurt un Main, Vervuert, 1989, p. 523.

Comme le remarque Carroll Johnson, le père d'Isabela, roturier et marchand¹², ne mentionne pas son nom, de sorte que le lecteur ne connaîtra jamais le patronyme de l'héroïne. Non seulement le nom du père est omis mais on n'en sait pas plus à propos de son *ethos* si ce n'est qu'il est doué pour les affaires, quoique catholique, ce qui permet d'invalider l'hypothèse d'une naissance infame. Les merveilleuses qualités d'Isabela ne sont pas pour autant rattachées aux vertus d'un sang illustre : parfaite en tous points, l'Espagnole anglaise possède les qualités de Chariclée sans être noble. Aussi, l'*anagnorisis* de l'héroïne est-elle plus complexe qu'elle ne le paraît au premier abord.

Dans « La Petite Gitane » et « L'Illustre Laveuse de vaisselle » l'*anagnorisis* procure aux jeunes filles un prénom – elles s'appellent toutes deux Constanza, en référence à leur constance dans la vertu malgré leur changement d'état social – et un nom aristocratique, Acevedo et Carriazo respectivement. Une fois les liens de filiation rétablis grâce à la reconnaissance, Preciosa et Costancica regagnent leur identité première en réintégrant leur famille d'origine et en épousant leur noble amoureux. Le mariage final, topos romanesque s'il en est, vient clore les aventures des jeunes filles en rétablissant l'unité perdue : l'opposition entre la vertu innée de Preciosa et sa qualité de gitane est résorbée par l'identité unifiée de Costanza de Acevedo. Il en va de même pour l'illustre laveuse de vaisselle. Or, ce retour à l'identité première s'avère hautement problématique dans « L'Espagnole anglaise ».

La scène de reconnaissance est classique quoique dépourvue de toute magie. Les parents d'Isabela sont d'abord émus, en revoyant leur fille, sans comprendre pourquoi :

Leurs regards se posèrent sur Isabela, mais ils ne la reconnurent pas ; néanmoins, comme en présage du bien qui leur était si proche, leur cœur se mit à bondir dans leur poitrine, non pas d'un tressaillement qui les attristât, mais de je ne sais quel plaisir qu'ils ne parvenaient pas à comprendre¹³.

Pusieron los ojos en Isabela y no la conocieron, aunque el corazón, presagio del bien que tan cerca tenían, les comenzó a saltar en el pecho, no con sobresalto que les entristeciese, sino con un no sé qué de gusto, que ellos no acertaban a entendelle¹⁴.

Ce « je ne sais quoi », signe du lien de filiation, qu'ils éprouvent en la revoyant, et qui provient du cœur – et non du sang comme dans « La Force du Sang » – devient remémoration mutuelle aussitôt qu'Isabela lève les yeux sur ses parents. Nous sommes là face à une *anagnorisis* double qui relève de cette faculté humaine qu'est la mémoire :

Isabela leva les yeux pour regarder ceux qui disaient être espagnols et, qui plus est, de Cadix, avec le désir de savoir si d'aventure, ils connaissaient ses parents. Comme elle levait les yeux, sa mère posa les siens sur elle et s'arrêta pour la regarder plus attentivement ; alors dans la mémoire d'Isabela commencèrent à s'éveiller des souvenirs confus qui tendaient à lui faire comprendre qu'en d'autres temps elle avait vu cette femme qui se tenait devant elle. Son père était non moins confus, sans oser donner crédit à la vérité que lui montraient ses yeux¹⁵.

¹² Voici la façon dont le père d'Isabela s'exprime lorsqu'il rencontre Ricaredo en pleine mer : « La douleur que m'ont valu sa perte [d'Isabela] et celle de mes biens, dont je me suis également vu privé, m'ont laissé dans un tel état que je n'ai plus voulu ni pu exercer le négoce, dont la pratique m'avait valu d'être tenu pour le plus riche marchand de la ville ; et à juste titre, car, outre mon crédit qui dépassait plusieurs de centaines de milliers d'écus, ma fortune, à l'abri de ma maison, valait plus de cinquante mille ducats. J'ai tout perdu, mais je n'aurais rien perdu si je n'avais pas perdu ma fille. » (Cervantès, « L'Espagnole anglaise », *op. cit.*, p. 181). « *El grave descontento en que me dejó su pérdida [de Isabela] y la de la hacienda, que también me faltó, me pusieron de manera que ni más quise, ni más pude ejercitar la mercadería cuyo trato me había puesto en opinión de ser el más rico mercader de toda la ciudad. Y así era la verdad, pues fuera del crédito, que pasaba de muchos centenares de millares de escudos, valía mi hacienda dentro de las puertas de mi casa más de cincuenta mil ducados. Todo lo perdí, y no hubiera perdido nada, como no hubiera perdido a mi hija.* » (« La Española inglesa », *op. cit.*, p. 233).

¹³ *Ibid.*, p. 186.

¹⁴ *Ibid.*, p. 239.

¹⁵ *Ibid.*, p. 187.

Alzó los ojos Isabela a mirar los que decían ser españoles, y más de Cádiz, con deseo de saber si por ventura conocían a sus padres. Así como Isabela alzó los ojos, los puso en ella su madre, y detuvo el paso para mirarla más atentamente, y en la memoria de Isabela se comenzaron a despertar unas confusas noticias que le querían dar a entender que en otro tiempo ella había visto aquella mujer que delante tenía. Su padre estaba en la misma confusión, sin osar determinarse a dar crédito a la verdad que sus ojos le mostraban¹⁶.

Enfin, la preuve physique, un grain de beauté – tache noire sur la peau blanche d’Isabela – intervient-elle afin de confirmer le lien de filiation entre la jeune fille et ses parents :

Tout ceci, Isabela le demanda à sa mère et celle-ci, sans lui répondre mot, s’approcha d’elle précipitamment et presque en trébuchant ; et, indifférente à tout respect, toute crainte et tout usage de cour, elle porta la main à l’oreille droite d’Isabela et découvrit un grain de beauté noir que sa fille avait là : cette marque acheva de confirmer ses soupçons. Elle vit clairement qu’Isabela était sa fille et poussa un grand cri en disant :

« Enfant de mon cœur ! Cher joyau de mon âme ! » et, sans pouvoir en dire plus, elle tomba évanouie dans les bras d’Isabela.

Son père, non moins tendre que prudent, ne manifesta pas son émotion par des mots mais en versant des larmes qui, coulant le long de son vénérable visage, lui baignaient la barbe. Isabela approcha son visage de celui de sa mère et, tournant ses regards vers son père, elle le contempla de telle sorte qu’elle fit comprendre la joie et la peine que son âme éprouvait à les voir en ces lieux¹⁷.

Todo esto preguntó Isabela a su madre, la cual, sin responderle palabra, desatentadamente y medio tropezando, se llegó a Isabela, y sin mirar a respeto, temores, ni miramientos cortesanos, alzó la mano a la oreja derecha de Isabela, y descubrió un lunar negro que allí tenía, la cual señal acabó de certificar su sospecha. Y viendo claramente ser Isabela su hija, abrazándose con ella, dio una gran voz, diciendo :

- ¡ Oh, hija de mi corazón ! ¡ Oh, prenda cara del alma mía !

Y sin poder pasar adelante se cayó desmayada en los brazos de Isabela.

Su padre, no menos tierno que prudente, dio muestras de su sentimiento no con otras palabras que con derramar lágrimas, que, sesgamente, su venerable rostro y barbas le bañaron. Juntó Isabela su rostro con el de su madre, y volviendo los ojos a su padre, de tal manera le miró, que le dio a entender el gusto y el descontento que de verlos allí su alma tenía¹⁸.

Isabela éprouve de la joie (*gusto*) mais aussi une forme de mécontentement (le sens de *descontento* est plus fort que celui du mot « peine ») en retrouvant ses parents. L’ambivalence de ses émotions n’est pas glosée par le texte, mais on peut supposer que ce déplaisir annonce, de façon subtile, le renversement de fortune qui suit¹⁹. Empoisonnée par la mère du comte Arnesto, Isabela tombe malade et perd sa beauté première. Aussi, sa transformation physique en « monstre de laideur » est considérée par les parents de Ricaredo comme un motif valable pour annuler le mariage des jeunes gens tant il leur semble impossible qu’elle puisse revenir à son être premier. La roturière (et très laide) Isabela s’en retourne donc en Espagne avec ses vrais parents – rétablis dans leur richesse première grâce aux dons de la reine d’Angleterre. Le mariage final n’est pourtant pas annulé : Ricaredo promet à Isabela de l’épouser au terme de deux années au cours desquelles il souhaite effectuer un pèlerinage à Rome. Le mariage final avec le noble amoureux aura bel et bien lieu, comme dans « La Petite Gitane », mais loin de Londres et en l’absence des parents de Ricaredo, comme si ce dernier avait été absorbé par le monde roturier d’Isabela au lieu qu’elle le soit par la noble famille de Ricaredo. Ce faisant, Isabela a recouvré sa beauté première, celle qui l’avait fait accepter au départ comme épouse de Ricaredo malgré sa naissance.

¹⁶ *Ibid.*, p. 240.

¹⁷ *Ibid.*, p. 188.

¹⁸ *Ibid.*, p. 240-241.

¹⁹ Dans son article « La española inglesa y el inglés español, una doble novela de cautiverio » (*Revista de Literatura*, 2022, julio-diciembre, vol. LXXXIV, núm. 168, p. 677-690), Blanca Santos de la Morena remarque que l’anagnorisis provoque chez Isabela des effets physiques indésirables.

En lieu et place de l'unité métaphysique atteinte par Preciosa et l'illustre laveuse de vaisselle, la double identité d'Isabela – espagnole et anglaise – est affirmée au point qu'elle pourrait bien être un des principaux enjeux de la nouvelle. Cette double identité est perceptible, à deux reprises, dans le traitement qui est fait par le texte du substantif *padres* :

Finalment, on lui rendit Isabela et ses parents, et Ricaredo les emmena chez lui, je veux dire dans sa famille²⁰.

*Finalmente, le entregaron a Isabela y a sus padres, y Ricaredo los llevó a su casa ; digo a la de sus padres*²¹.

La répétition de *sus padres* dans l'original de la citation ci-dessus crée une confusion, renforcée par l'épanorthose, à propos des parents espagnols et anglais, qu'on ne retrouve pas dans la traduction française. Plus clair, l'exemple ci-dessous repose sur un chiasme significatif :

[...] Isabela et ses parents écrivirent à la reine d'Angleterre pour lui annoncer leur arrivée, en lui renouvelant les remerciements et les marques de respect qu'ils avaient reçues d'elle. De même ils écrivirent à Clotaldo et à dame Catalina, Isabela se disant leur fille et ses parents leurs serviteurs²².

*[...] escribieron Isabela y sus padres a la reina de Inglaterra su llegada [...]. Asimismo, escribieron a Clotaldo y a su señora Catalina, llamándolos Isabela padres, y sus padres, señores*²³.

Le prénom choisi par Cervantès pour son héroïne – fait maintes fois remarqué par la critique – fait curieusement écho à celui de la reine Elisabeth. La double identité d'Isabela se décline par ailleurs dans ses habits, tour à tour anglais et espagnols, comme dans son bilinguisme qui lui permet de traduire une langue dans l'autre. Catholiques vivant en pays protestant, les parents de Ricaredo vénèrent une reine d'Angleterre devenue la protectrice d'une Espagnole catholique. Au lieu de résorber les pôles opposés, voire ennemis, en une unité artificielle, l'*anagnorisis* de « L'Espagnole anglaise » complexifie l'identité d'Isabela en affirmant son appartenance à deux mondes. L'identité conflictuelle – selon l'expression d'Américo Castro²⁴ – de l'héroïne, cesse d'être telle pour faire coexister sa double filiation. Le modèle romanesque recouvre, chez Cervantès, une pensée de l'identité rien moins que conventionnelle.

« Le Colloque des chiens »

La dernière nouvelle du recueil, « Le Colloque des chiens », expose une scène de reconnaissance sans commune mesure avec celles évoquées plus haut. Le modèle romanesque s'y trouve, en effet, littéralement subverti.

Enchâssé dans « Le Mariage trompeur », le dialogue entre Cipión et Berganza pose d'emblée la question de l'identité des chiens parlants. En effet, après avoir raconté ses aventures à son ami le licencié Peralta, le porte-enseigne Campuzano lui rapporte une étrange conversation entendue, de nuit, dans un hôpital de Valladolid. Alors qu'il se faisait soigner une méchante maladie

²⁰ Cervantès, « L'Espagnole anglaise », *op. cit.*, p. 194.

²¹ *Ibid.*, p. 247.

²² *Ibid.*, p.199.

²³ *Ibid.*, p. 252-253.

²⁴ Américo Castro, « Por qué fue dualmente conflictiva la literatura del siglo XVI », *Hacia Cervantes, El pensamiento de Cervantes y otros estudios cervantinos*, Madrid, Trotta, 2002 [1966], p. 343-354.

vénéricienne attrapée à la faveur d'un « mariage trompeur », Campuzano affirme avoir entendu des chiens parler :

[...] j'ai vu ce que je vais dire à présent, et que jamais, ni maintenant ni plus tard, vous ne pourrez croire, pas plus qu'il n'y a personne au monde pour le croire.

[...] Et c'est que moi, j'ai entendu, et presque vu de mes yeux, ces deux chiens, dont l'un s'appelle Cipión, et l'autre Berganza, rester une nuit, qui fut l'avant-veille où j'achevai de suer, allongés derrière mon lit, sur de vieilles nattes, et, au beau milieu de cette nuit-là [...] j'entendis qu'on parlait, là tout près, et je tendis l'oreille, pour voir si je pouvais venir à connaître ceux qui parlaient et ce dont ils parlaient ; et peu après, à ce dont ils parlaient, je vins à connaître ceux qui parlaient, et c'étaient les deux chiens, Cipión et Berganza²⁵.

[...] vi lo que ahora diré, que es lo que ahora, ni nunca, vuesa merced podrá creer, ni habrá persona en el mundo que lo crea.

[...] yo oí y casi vi con mis ojos a estos dos perros, que el uno se llama Cipión y el otro Berganza, estar una noche, que fué la penúltima que acabé de sudar, echados, detrás de mi cama, en unas esteras viejas, y a la mitad de aquella noche [...] oí hablar allí junto, y estuve con atento oído escuchando por ver si podía venir en conocimiento de los que hablaban. Y a poco rato vine a conocer, por lo que hablaban, los que hablaban, y eran los dos perros, Cipión y Berganza²⁶.

Peralta réagit avec véhémence devant l'hypothèse que les chiens aient pu parler, l'espace d'une nuit, comme des humains : il n'en croit rien. Notons au passage que les chiens eux-mêmes sont étonnés du don extraordinaire qui leur est échu. Mais Campuzano insiste si puissamment sur la vérité de cet étrange phénomène auquel il lui a été donné d'assister, que son ami accède à lire sa transcription du dialogue des chiens que Campuzano prétend avoir retenu par cœur puis couché par écrit. C'est ce dialogue qui constitue la matière de la nouvelle du « Colloque des chiens » où, d'un commun accord, les chiens décident que Berganza racontera les aventures de sa vie en attendant que Cipión puisse en faire de même. Or, parmi les épisodes qui composent l'existence du chien Berganza, l'un des plus importants, par sa centralité et la force de sa charge idéologique, est celui de la rencontre avec la sorcière Cañizares et de la reconnaissance du chien par celle-ci.

Placée au cœur de la nouvelle, dans ce que la critique a considéré comme son *acmé*, la scène de reconnaissance du « Colloque des chiens » reconduit le motif de la communication silencieuse :

Tout cela ne nous empêcha pas de rester en cet hôpital cette nuit-là, et la vieille, m'ayant rencontré seul dans la cour, me dit : « Est-ce toi, Montiel, mon enfant ? Est-ce toi, par bonheur, mon enfant ? » Je levai la tête et l'observai longuement. Ce que voyant, elle, les larmes aux yeux, vint à moi et me jeta les bras au cou [...] ²⁷.

Con todo esto, nos quedamos en el hospital aquella noche ; y encontrándome la vieja en el corral solo, me dijo : « ¿ Eres tú, hijo Montiel ? ¿ Eres tú, por ventura, hijo ? ». Alcé la cabeza y miréla muy de espacio ; lo cual visto por ella, con lágrimas en los ojos se vino a mí y me echó los brazos al cuello [...] ²⁸.

Et plus loin :

Car il te faut savoir que la vieille me dit : « Montiel, mon enfant, suis-moi et tu sauras où est ma chambre ; arrange-toi pour que nous y ayons entrevue, seuls tous deux, cette nuit ; je laisserai la porte ouverte, et sache que j'ai bien des choses à te dire de ta vie, et pour ton profit. » Moi, je baissai la tête en signe d'obéissance, par quoi elle acheva de se persuader que j'étais bien moi ce chien Montiel qu'elle cherchait, comme elle me le dit par la suite²⁹.

²⁵ Cervantès, « Le Colloque des chiens », *op. cit.*, p. 435-436.

²⁶ *Ibid.*, p.534-535.

²⁷ *Ibid.*, p. 473.

²⁸ *Ibid.*, p.590.

²⁹ *Ibid.*, p. 473.

Porque has de saber que la vieja me dijo : « Hijo Montiel, vente tras mí y sabrás mi aposento, y procura que esta noche nos veamos a solas en él, que yo dejaré abierta la puerta ; y sabe que tengo muchas cosas que decirte de tu vida y para tu provecho ». Bajé yo la cabeza en señal de obedecerla, por lo cual ella se acabó de enterar en que yo era el perro Montiel que buscaba, según después me lo dijo³⁰.

Le « je ne sais quoi » qui préside à la manifestation mystérieuse des liens de filiation dans les *anagnoriseis* traditionnelles se manifeste ci-dessus dans le regard appuyé que le chien Berganza pose sur la Cañizares, comme pour répondre à sa question. L'intelligence quasi humaine de Berganza, si souvent mise en relief dans la nouvelle, sert de fondement à la reconnaissance et persiste tout au long du dialogue, silencieux du côté de Berganza car, à l'époque des faits, le chien n'était pas doué de parole. Ainsi, le fait que le chien aille au rendez-vous de la sorcière une fois la nuit venue, confirme l'intuition de celle-ci quant à l'extraordinaire capacité de Berganza à comprendre le langage humain.

Le discours de la sorcière – on pense à la confession de la vieille gitane dans « La Petite Gitane » où à celle de l'aubergiste dans « L'Illustre Laveuse de vaisselle » – a pour fonction de dévoiler le secret des origines de Berganza (peut-être aussi de Cipión) : elle raconte que son amie, la sorcière Montiel, assistée lors de son accouchement par une autre sorcière, la Camacha, aurait mis au monde deux chiots de la même couleur que Berganza. Plus tard, au moment de sa mort, la Camacha aurait avoué à la Montiel sa responsabilité dans cette naissance surnaturelle : c'est elle qui aurait métamorphosé les fils de la Montiel en chiens grâce à son savoir magique de sorcière. La confession de ce méfait est complétée par le dévoilement de l'antidote :

Vint la fin de la Camacha, et, se trouvant à l'heure dernière, elle appela sa mère, et lui dit que c'était elle qui avait transformé ses enfants en chiens, à cause de certaine fâcherie qu'elle avait eue avec elle : mais elle ne devait pas s'en affliger, car ils reprendraient leur être premier au moment où l'on s'y attendrait le moins ; mais cela ne pourrait être avant qu'ils ne voient eux-mêmes, de leurs yeux, ce qui suit :

Ils reprendront leur forme véritable
Quand ils auront, par diligence prompte,
Jetés au sol les superbes qui trônent
Et relevés les humbles prosternés,
Par main ayant tout pouvoir pour ce faire³¹.

*Llegóse el fin de la Camacha, y, estando en la última hora de su vida, llamó a tu madre y le dijo como ella había convertido a sus hijos en perros por cierto enojo que con ella tuvo ; pero que no tuviese pena, que ellos volverían a su ser cuando menos lo pensasen ; mas que no podía ser primero que ellos por sus mismos ojos viesen lo siguiente :
Volverán en su forma verdadera
cuando vieren con presta diligencia
derribar los soberbios levantados,
y alzar a los humildes abatidos,
con poderosa mano para hacello³².*

La sorcière Cañizares, seule survivante parmi les sorcières de Montilla, finit son discours par l'expression d'un regret – celui de ne pas pouvoir assister à la métamorphose inversée des chiens en hommes à cause de son grand âge – et d'un vœu : elle a décidé de s'indire pour se rendre auprès de son bouc afin de lui demander des nouvelles de ce qu'il doit advenir des deux chiens. La prophétie sera-t-elle accomplie et les chiens retrouveront-ils leur forme humaine originelle ? C'est ce que la Cañizares espère révéler à Berganza tout en lui disant que son bouc n'est pas une source

³⁰ *Ibid.*, p.590.

³¹ *Ibid.*, p. 476.

³² *Ibid.*, p. 594. Rappelons que la révélation des origines de Chariclée par Chariclès est immédiatement suivie d'un oracle delphique incompréhensible au moment où la Pythie le profère mais tout à fait clair rétrospectivement.

sûre, loin de là, « [...] parce qu'il ne répond jamais directement à nos questions : retors et à sens multiple sont ses propos³³ » ([...] *porque nunca a lo que preguntamos responde a derechas, sino con razones torcidas y de muchos sentidos*)³⁴.

La séquence relève à n'en pas douter d'une réécriture parodique de l'*anagnorisis* romanesque. Cette reconnaissance manquée – comme le note Alban K. Forcione³⁵ – ne remplit nullement la finalité que lui attribue Aristote : passer de l'ignorance à la connaissance. En effet, traînée par Berganza dans la cour de l'Hôpital et maltraitée par le chien, la Cañizares ne lui révélera jamais ce qu'elle a appris ; mais a-t-elle appris quelque chose ? Le lecteur, comme Berganza, n'en saura jamais rien. Parmi les subversions apportées par Cervantès à la scène de reconnaissance il faut mentionner le fait que celle-ci est racontée à la première personne, ce qui crée un effet insolite par comparaison avec les *anagnorisis* des *Éthiopiennes* ou d'*Amadis de Gaule*. La prophétie-antidote est par ailleurs – la critique a beaucoup insisté sur ce point – discréditée par l'intervention de Cipión pour qui le sens allégorique, renvoyant aux renversements de la Fortune, ne peut être tenu pour vrai puisque les chiens ont déjà assisté à de tels changements. Prise au sens littéral – un jeu de quilles – la prophétie n'est pas plus crédible. Cipión s'exprime, qui plus est, dans des termes qui rappellent le paradoxe d'Épiménides ou paradoxe du menteur lorsqu'il dit :

[...] méchante farceuse fut donc la Camacha, tricheuse la Cañizares, et sottie, malveillante et gredine la Montielia ; et qu'elle me pardonne de dire cela, si d'aventure elle est notre mère à tous deux, ou plutôt la tienne, car moi, je ne veux pas d'une mère pareille³⁶ !

[...] *así que, la Camacha fue burladora falsa, y la Cañizares embustera, y la Montielia tonta, maliciosa y bellaca, con perdón sea dicho, si acaso es nuestra madre de entrambos, o tuya, que yo no la quiero tener por madre*³⁷.

Ces lignes jettent le trouble sur le statut de la parole de la Cañizares car, si la sorcière est déclarée menteuse, alors l'hypothèse que la Montielia est la mère des chiens (*si acaso es nuestra madre*) vient contredire la prémisse. Les lecteurs de Cervantès connaissent le goût de cet auteur pour le rire sceptique³⁸ : ainsi, le doute pèse incontestablement sur les origines –humaines et/ou diaboliques ? – des deux chiens, et ce jusqu'au bout. L'ambivalence de Cipión (*si acaso es nuestra madre*), ne peut-elle pas être considérée toutefois comme relevant du déni ?

Cipión dit ne pas croire à la prophétie qu'il considère comme une fable (*cuentos de viejas*). Mais son refus de l'*anagnorisis* est aussi le fait d'un profond rejet : « *yo no la quiero tener por madre* ». Or il semble, à lire le texte avec attention, que Berganza soit davantage enclin à croire les discours de la sorcière.

Lorsqu'il commence à raconter ses aventures, au tout début du dialogue, Berganza émet une réserve quant à l'hypothèse de son origine canine en utilisant le verbe modal « imaginer » :

Il me semble que, la première fois que j'ai vu le soleil, ce fut à Séville, et dans les Abattoirs, qui se trouvent hors la porte de la Viande. Par quoi je conjecturerais – si ce n'est par ce que je t'apprendrai plus tard – que mes parents durent être des dogues, du genre de ceux qu'élèvent les ministres de cette effarante confusion [...]³⁹.

³³ *Ibid.*, p. 477.

³⁴ *Ibid.*, p. 595.

³⁵ Alban K. Forcione, *Cervantes and the Humanist Vision. A Study of Four Exemplary Novels*, Princeton, Princeton University Press, 1983, p. 59-99. Pour une synthèse récente de ce qui a été écrit à propos de cette scène voir les pages consacrées par Nicolas Correard au « Mariage Trompeur suivi du Colloque des chiens », dans Nicolas Correard, Carole Boidin, Florence Godeau et Michel Riaudel, *Fictions animales*, Paris, Atlande, 2021.

³⁶ Cervantès, « Le Colloque des chiens », *op. cit.*, p. 485.

³⁷ *Ibid.*, p. 605.

³⁸ Voir à ce sujet l'ouvrage collectif *Sátira menipea y renovación narrativa en España : del lucianismo a Don Quijote*, Elvezio Canonica, Pierre Darnis, Pedro Ruiz Pérez, Ana Vian Herrero dirs., Bodeaux, Presses Universitaires de Bodeaux, 2017.

³⁹ Cervantès, « Le Colloque des chiens », *op. cit.*, p. 441.

Paréceme que la primera vez que vi el sol fue en Sevilla y en su Matadero, que está fuera de la Puerta de la Carne ; por donde imaginara, si no fuera por lo que después te diré, que mis padres debieron de ser alanos de aquellos que crían los ministros de aquella confusión, a quien llaman jiferos⁴⁰.

Un peu plus loin, alors que Cipión lui rappelle le caractère extraordinaire de leur capacité à raisonner, Berganza dit savoir quelque chose qui pourrait expliquer cette faculté :

CIP : [...] je veux dire : considère que tu es un animal dépourvu de raison, et si tu montres en ce moment en avoir quelqu'une, il est déjà avéré entre nous qu'il y a là chose surnaturelle et jamais vue.

BERG : Il en serait ainsi, si j'en étais resté à mon ignorance première ; mais maintenant que m'est revenu en mémoire ce que j'aurais dû te dire dès le début de mon entretien, non seulement je ne m'émerveille pas de parler, mais c'est de ce que j'ometts de dire que je m'étonne.

CIP : Mais encore, que t'est-il revenu à présent en mémoire ?

BERG : Une certaine histoire qui m'est advenue avec une grande sorcière, disciple de la Camacha de Montilla⁴¹.

CIPIÓN. [...] quiero decir que mires que eres un animal que carece de razón, y si ahora muestras tener alguna, ya hemos averiguado entre los dos ser cosa sobrenatural y jamás vista.

BERGANZA. Eso fuera así si yo estuviera en mi primera ignorancia ; mas ahora que me ha venido a la memoria lo que te había de haber dicho al principio de nuestra plática, no sólo no me maravillo de lo que hablo, pero espántome de lo que dejo de hablar.

CIPIÓN. Pues ¿ ahora no puedes decir lo que ahora se te acuerda ?

BERGANZA. Es una cierta historia que me pasó con una grande hechicera, discípula de la Camacha de Montilla⁴².

Annoncé à deux reprises, le secret des origines humaines de Berganza finit par faire l'objet d'un long récit que Cipión se refuse à croire avec une énergie qui convainc immédiatement Berganza :

Je dis que tu as raison, frère Cipión, et que tu es plus fin que je ne pensais ; et ce que tu me dis là me donne à penser et à croire que tout ce que nous avons vécu jusqu'ici, et ce que nous sommes en train de vivre, n'est que songe, et que chiens nous sommes [...]⁴³.

Digo que tienes razón, Cipión hermano, y que eres más discreto de lo que pensaba ; y de lo que has dicho vengo a pensar y creer que todo lo que hasta aquí hemos pasado y lo que estamos pasando es sueño, y que somos perros⁴⁴ ;

Mais l'hypothèse du songe est-elle plus convaincante que celle de la filiation humaine avec une sorcière et de la métamorphose ultérieure ?

Il nous semble que si Cipión refuse avec autant de véhémence l'idée que la Montiola ait pu être leur mère c'est que l'enjeu est plus important qu'il n'y paraît. Non seulement cette filiation est infamante, comme l'est traditionnellement celle des personnages de *pícaros*, mais elle est, du fait de la métamorphose, strictement diabolique. Or le don de la parole canine était présenté par Cipión, au début du dialogue, comme un miracle susceptible d'élever les chiens d'un degré dans l'échelle qui sépare la bête de l'humanité :

CIP : C'est bien vrai, Berganza, et ce qui rend ce miracle encore plus grand, c'est que, non seulement nous parlons, mais parlons de façon concertée, comme si nous étions capables de

⁴⁰ *Ibid.*, p. 545-546.

⁴¹ *Ibid.*, p. 447.

⁴² *Ibid.*, p.555.

⁴³ *Ibid.*, p. 485.

⁴⁴ *Ibid.*, p.606.

raison, alors que nous en sommes si dépourvus que la différence qui va de la bête brute à l'homme, c'est que l'homme est animal rationnel, et irrationnelle la bête brute⁴⁵.

CIPIÓN. *Así es la verdad, Berganza, y viene a ser mayor este milagro en que no solamente hablamos, sino en que hablamos con discurso, como si fuéramos capaces de razón, estando tan sin ella que la diferencia que hay del animal bruto al hombre es ser el hombre animal racional, y el bruto, irracional*⁴⁶.

La parole humanise à n'en pas douter les deux chiens. Elle les rapproche, si on en croit le terme de « miracle » prononcé par Cipión, d'une filiation située à l'opposé de celle de la Montiel et qu'on pourrait – c'est une hypothèse – considérer comme étant de nature divine. En effet, la notion de filiation divine est un concept fondamental de la théologie chrétienne qui postule l'existence d'une relation filiale entre Dieu et les hommes grâce à la rédemption du Christ. Les textes théologiques utilisent par ailleurs la comparaison entre l'homme et l'animal, de même que le motif de la métamorphose, pour signifier le motif de la chute :

[...] la chute allait de pair avec l'animalité. Et les Pères de l'Église avaient récupéré l'image. Augustin et Ambroise font de cet avilissement l'image de la conséquence du péché originel. La métamorphose figurait aussi, au témoignage de Jérôme, dans les exégèses d'Origène qui présente la chute comme une transformation de *Y angélus en jumentum*. Le poète espagnol [Prudence] a reporté la métamorphose sur le diable, créant ainsi un antécédent latin à la métaphore pascalienne : « *Qui veut faire l'ange fait la bête* »⁴⁷.

Soit le don de la parole provient d'une volonté divine – Campuzano utilise lui aussi le terme de « miracle »⁴⁸ – ce qui situe le colloque des chiens dans une dynamique ascendante –, soit ce don est une trace d'une ancienne origine humaine déchue par la métamorphose animale auquel cas le texte que Campuzano tient entre les mains est des plus sulfureux. Cervantès réintroduit la magie, jadis présente dans les *Éthiopiennes*, dans son traitement de l'*anagnorisis*. Mais cette dernière – il s'agit bien de magie noire – postule une conception de l'identité canine, et de la raison humaine, très peu orthodoxes. L'*anagnorisis* comique et parodique du *Colloque des chiens* est porteuse d'un scandale métaphysique perçu par Cipión. Et c'est peut-être bien pour cette raison que l'existence d'une *anagnorisis* diabolique est résorbée dans l'hypothèse fictionnelle du songe par Berganza. À moins, que cette dernière hypothèse ne doive être tenue pour la seule et véritable *anagnorisis* du « Colloque des chiens ».

Voici en effet la façon dont Campuzano finit par convaincre Peralta de lire son texte :

Mais à supposer que je me sois trompé, et que ma vérité soit songe, et m'y entêter pure extravagance, ne vous plairait-il pas, monsieur Peralta, de voir, transcrites sous forme de colloque, les choses dont ces chiens, ou quels qu'ils puissent être, ont parlé ?
– Pourvu, répliqua le licencié, que vous ne vous fatigiez plus à me persuader que vous entendîtes les chiens parler, j'écouterai ce colloque-là fort volontiers : puisqu'il a été transcrit et noté par l'homme de talent que vous êtes, monsieur le porte-enseigne, je le tiens d'avance pour bon⁴⁹.

Pero, puesto caso que me haya engañado, y que mi verdad sea sueño y el portiarla disparate, ¿ no se bolgará vuesa merced, señor Peralta, de ver escritas en un coloquio las cosas que estos perros, o sean quien fueren, hablaron ?

⁴⁵ *Ibid.*, p.439.

⁴⁶ *Ibid.*, p.540-541.

⁴⁷ Laurence Gosserez, « De l'ange à la bête. Variations sur l'origine du mal » dans Gérard Peylet et Michel Part (dirs.), *Mythes des origines*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2002, p. 35.

⁴⁸ « No me tenga vuesa merced por tan ignorante [...] que no entienda que, si no es por milagro, no pueden hablar los animales ; » (*op. cit.* , p. 535-536).

⁴⁹ *Ibid.*, p.437-438.

– *Como vuesa merced – replicó el licenciado – no se canse más en persuadirme que oyó hablar a los perros, de muy buena gana oiré ese coloquio, que por ser escrito y notado del buen ingenio del señor alférez, ya le juzgo por bueno*⁵⁰.

Si la vérité de Campuzano, à savoir l'existence de chiens doués de parole, est un songe capable de plaire au lecteur Peralta, il faut peut-être alors envisager la question de l'*anagnorisis* sous un angle nouveau. Le songe est en effet associé ci-dessus à l'écriture de sorte que Berganza pourrait bien être une création littéraire de Campuzano. Or le lecteur familier de Cervantès ne peut s'empêcher de penser à la façon dont l'auteur espagnol considère, dans le prologue du *Quichotte*, le héros de son roman, à savoir comme un fils :

Lecteur oisif, tu pourras bien me croire sans serment : j'aurais voulu que ce livre, comme fils de mon entendement, fût le plus beau, le plus hardi et le plus subtil qui se puisse imaginer. Mais je n'ai pu contrevenir à l'ordre de la nature, qui veut qu'en elle chaque chose engendre sa pareille. Aussi, que pourrait donc engendrer un esprit stérile et mal cultivé comme le mien, si ce n'est l'histoire d'un fils sec, coriace, fantasque, plein de pensées changeantes et jamais imaginées par un autre, bien comme celui qui a été engendré dans une prison où toute incommodité a son siège et où tout triste bruit fait sa demeure⁵¹ ?

*Desocupado lector : sin juramento me podrás creer que quisiera que este libro, como hijo del entendimiento, fuera el más hermoso, el más gallardo y más discreto que pudiera imaginarse. Pero no he podido yo contravenir al orden de naturaleza, que en cada cosa engendra su semejante. Y, así, ¿ qué podía engendrar el estéril y mal cultivado ingenio mío, sino la historia de un hijo seco, avellanado, antojadizo y lleno de pensamientos varios y nunca imaginados de otro alguno, bien como quien se engendró en una cárcel, donde toda incomodidad tiene su asiento y donde todo triste ruido hace su habitación*⁵² ?

On retrouve, plus discrètement, cette même image de l'enfantement dans le prologue des *Nouvelles exemplaires* dont l'auteur nous dit qu'elles ont été engendrées par son esprit (*ingenio*) et mises au jour (Cervantes utilise le verbe *parir*, littéralement « accoucher ») par sa plume. Cipión et Berganza ont été quant à eux engendrés à l'Hôpital de la Résurrection de Valladolid par l'esprit d'un Campuzano à peine remis d'une maladie vénérienne. Et il nous semble que Peralta, en bon lecteur, reconnaît cette filiation littéraire – dans une sorte d'*anagnorisis* métafictionnelle cette fois-ci – lorsqu'il loue l'ingéniosité (*bueno ingenio*) de son ami. Berganza n'est pas le fils de la Montielia mais l'enfant de l'imagination délirante de Campuzano, et, peut-être un travestissement, ou une métamorphose, de toute son expérience de la malice humaine.

Que l'on considère l'acceptation de sa double filiation par Isabela ou le refus par Cipión de sa filiation avec la Montielia, il nous semble que Cervantès déconstruit, dans l'une et l'autre nouvelle, le modèle de la filiation aristocratique propre à l'*anagnorisis* traditionnelle : le paradigme prosaïque de l'argent vient asseoir la nouvelle identité roturière d'une Isabela dont la beauté rétablie signifie la permanence de ses vertus alors que, dans « Le Colloque des chiens », le prodige de la parole canine et son corollaire, à savoir la raison humaine, sont soupçonnés de procéder d'une origine diabolique et non divine. Mais, au-delà de ces interprétations idéologiques de l'*anagnorisis*, un constat semble s'imposer : alors que l'auteur en a joué de manière magistrale dans ses nouvelles, le procédé de l'*anagnorisis* se trouve dénoncé – on pourrait dire « reconnu » – dans la dernière nouvelle du

⁵⁰ *Ibid.*, p.536-537.

⁵¹ Miguel de Cervantès, *L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche, Œuvres romanesques complètes I*, trad. Jean Canavaggio, Paris, Gallimard, La Pléiade, 2001, « Prologue », p. 391.

⁵² Miguel de Cervantes, *Don Quichote de la Mancha*, Barcelona, Galaxia Gutenberg, Francisco Rico ed., « Prólogo », p. 9.

recueil, comme pur artifice littéraire. C'est en effet la puissance créative de la littérature qu'il faut reconnaître derrière toutes les *anagnorisis* engendrées par l'invention cervantine.

Guiomar HAUTCŒUR PÉREZ-ESPEJO
Université Paris Cité